

FRANZ-OLIVIER GIESBERT

DERNIER ÉTÉ

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LE VIEIL HOMME ET LA MORT, 1996 (Folio n° 2972).
MORT D'UN BERGER, 2002 (Folio n° 3978).
L'ABATTEUR, 2003 (« La Noire » ; Folio policier n° 410).
L'AMÉRICAIN, 2004 (Folio n° 4343).
LE HUITIÈME PROPHÈTE ou Les aventures extraordinaires d'Amros le celte,
2008 (Folio n° 4985).
UN TRÈS GRAND AMOUR, 2010 (Folio n° 5221).
DIEU, MA MÈRE ET MOI, 2012 (Folio n° 5624).
LA CUISINIÈRE D'HIMMLER, 2013. Prix Épicure (Folio n° 5854).
L'ARRACHEUSE DE DENTS, 2016 (Folio n° 6434).
BELLE D'AMOUR, 2017 (Folio n° 6660).
LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI RENCONTRÉ DIEU, 2018 (Folio n° 6756).
LE SCHMOCK, 2019.

Aux Éditions Grasset

- L'AFFREUX, 1992. Grand Prix du roman de l'Académie française (Folio n° 4753).
LA SOUILLE, 1995. Prix Interallié (Folio n° 4682).
LE SIEUR DIEU, 1998 (Folio n° 4527).

Aux Éditions du Seuil

- FRANÇOIS MITTERRAND OU LA TENTATION DE L'HISTOIRE, 1977.
MONSIEUR ADRIEN, 1982.
JACQUES CHIRAC, 1987.
LE PRÉSIDENT, 1990.
LA FIN D'UNE ÉPOQUE, 1993 (Fayard-Seuil).
FRANÇOIS MITTERRAND, UNE VIE, 1996.

Suite des œuvres de Franz-Olivier Giesbert en fin de volume

DERNIER ÉTÉ

FRANZ-OLIVIER GIESBERT

DERNIER ÉTÉ

roman

nrf

GALLIMARD

À V. encore et toujours

« Il faut rire avant d'être heureux,
de peur de mourir avant d'avoir ri. »

Jean de LA BRUYÈRE

« Dès que nous oublions de rire,
nous perdons le sens des proportions
et, avec lui, le sens des réalités. »

Virginia WOOLF

« La vie passe, mystérieuse caravane.
Vole-lui la minute de joie. »

Omar KHAYYAM

« Si tu veux savoir qui est le bon
philosophe, mets-les tous en ligne.
Celui qui rit, c'est le bon. »

Friedrich NIETZSCHE

« La plus perdue de nos journées
est celle où l'on n'a pas ri. »

CHAMFORT

1^{er} JOUR. J'ai été réveillée en sursaut au petit matin, par un coup de feu, en bas de mon immeuble. Trois autres détonations ont suivi, accompagnées de cris de l'autre monde. J'ai été voir à la fenêtre.

C'était encore une émeute de la chaleur. En l'espèce, des étudiants qui avaient manifesté toute la nuit contre la canicule, le chômage, la précarité. Alors qu'ils essayaient de mettre le feu à des poubelles, des policiers leur avaient tiré dessus après les sommations d'usage. Bilan : trois morts et neuf blessés.

À ces étudiants s'étaient mêlés, il est vrai, des militants de deux groupuscules, les Enragés et les Exagérés, qui s'appelaient ainsi en hommage aux mouvements radicaux de la Révolution française, très actifs pendant la Terreur de 1793.

Les Enragés et les Exagérés avaient annoncé qu'ils lutteraient, les armes à la main, contre la campagne de dépistage systématique du Covid-30, la grippe qui arrivait de Chine : selon eux, c'était une atteinte aux libertés, d'autant que la maladie pourrait avoir des effets positifs sur la société en la confrontant aux limites du système. Edwy Plenel, qu'ils présentaient comme leur inspirateur,

n'avait-il pas salué, dix ans plus tôt, en 2020, l'apparition du coronavirus, le jugeant « révolutionnaire » parce qu'il avait « fait un krach boursier » ?

Quand je suis retournée au lit, j'ai découvert que mon petit chat était mort dans la nuit. J'aurais dû dire ma chatte mais elle était stérilisée et je lui avais donné un nom masculin : Khayyam, celui du poète persan du XI^e siècle, astronome, mathématicien, philosophe, musulman, amoureux des femmes et du vin, dont j'ai recopié plusieurs citations sur des Post-it jaunes collés un peu partout dans mon appartement.

Avant de commencer mon histoire, je voudrais partager avec vous quelques pensées d'Omar Khayyam ; elles résumant ma conception de la vie : « L'amour qui ne ravage pas n'est pas l'amour. » Ou bien : « Avant notre venue, rien ne manquait au monde ; après notre départ, rien ne lui manquera. » Ou encore : « Sois heureux un instant. Cet instant, c'est ta vie. » Sans oublier celle-ci : « Si l'amoureux et si l'ivrogne sont voués à l'enfer, personne, alors, ne verra la face du ciel. »

Je n'étais pas du tout préparée à la mort de mon chat. Il ne souffrait d'aucune maladie et arborait jusqu'à la veille de son décès le pas assuré et le poil resplendissant des animaux purléchés d'amour. J'ai songé à porter le cadavre chez mon vétérinaire pour qu'il procède à une autopsie, mais à la réflexion, c'eût été stupide. Je me fichais de savoir de quoi il avait succombé, ça ne l'aurait pas ressuscité : quand on est mort, c'est pour la vie.

J'étais dévastée. Certes, tout n'avait pas toujours été rose entre nous : il s'était souvent comporté avec moi comme un tyran domestique. Dormant entre mes jambes, au niveau des mollets, mon chat ne supportait pas, par exemple, que je remue dans mon lit : si, au cours de la

nuit, je le dérangeais pour aller aux toilettes, il pouvait pousser des miaulements déchirants, comme s'il était victime d'une agression.

Il ne supportait pas non plus que j'amène mes amants chez nous. Une nuit que je faisais l'amour avec un étudiant norvégien, un beau blond plus jeune que moi d'une dizaine d'années, mon partenaire s'était retrouvé, au hasard de nos galipettes, nez à nez avec le chat qui avait grogné avant de lui souffler violemment au visage à plusieurs reprises, comme un tigre en colère. Après ça, plus question de m'honorer : le jeune homme était reparti très vite et je n'avais plus jamais entendu parler de lui.

Qu'est-ce que l'amour ? D'abord, la présence de quelqu'un dont vous ne pouvez plus vous passer. Il était tout le temps là pour moi, même quand il dormait. Un chat, c'est reposant, et beaucoup mieux qu'un homme : ça ne vous besogne pas au milieu de la nuit sans vous avoir demandé votre avis, ça vous laisse vivre votre vie. Sauf pour les repas, souvent réclamés à grands cris.

Les informations du jour ont fini de me plomber. Sous la pression des décroissants, des islamistes et des pisse-froid, l'Assemblée nationale venait de décider, à une large majorité, de supprimer la fête de Noël et de la remplacer par la journée de la Bienveillance. Le nom ne pouvait plus être utilisé dans les manifestations officielles et les dictionnaires étaient invités à le faire disparaître de leurs futures éditions.

« Les humains sont les animaux les plus dangereux de la planète, disait mon père, avec un air de vieux sorcier africain. Sauf le jour de Noël. » Qu'allions-nous devenir sans Noël ?

Vous comprendrez que je n'étais pas guillerette quand

je me suis rendue, en fin d'après-midi, au Cercle des nageurs de Marseille : incapable de manger après ma macabre découverte, j'avais passé la plus grande partie de la journée à pleurer mon chat avant de l'enterrer comme un chien, au pied d'un citronnier, dans mon petit jardin de ville. À trois ans, il était trop jeune pour mourir. Il n'avait fait que passer. Qu'est-ce que cette planète où l'on est à peine sorti du néant qu'il faut déjà y retourner ?

C'était mon troisième chat et je me disais que je n'en aurais pas de quatrième pour n'avoir pas à endurer de nouveau un tel chagrin. Résolution stupide. Jusqu'à présent, je n'avais pas décidé d'adopter un seul de mes chats. Ce sont eux qui m'avaient choisie en apparaissant, un jour, dans le jardin, après s'être glissés sous le portail ou avoir sauté par-dessus le mur. Ils s'étaient laissé apprivoiser peu à peu avant de prendre possession de la maison où j'avais fini par devenir leur boniche, en charge de la nourriture, des jeux, des crottes. Ils étaient mes patrons, j'étais leur domestique. Un dicton dit : « Si on est le maître de son chien, on est toujours l'esclave de son chat. »

Pour comprendre mon état d'esprit, il faut savoir que je me suis toujours reconnue, depuis que je les ai découverts à l'âge de quatorze ans, dans ces vers de La Fontaine qui figurent dans *Les amours de Psyché et de Cupidon* :

*J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique
la ville et la campagne, enfin tout, il n'est rien
qui ne me soit souverain bien
jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique*

Je reproche seulement à La Fontaine d'avoir oublié, dans cette énumération, les chats, les chèvres et les oiseaux.

1^{er} JOUR. Dehors, ça puait la mort. Les rues étaient vides et la chaleur avait transformé les quelques personnes que je rencontrais en fantômes ahuris, macchabées vivants, qui traînaient péniblement leur ombre. Sous une température normale, le trajet aurait pris dix minutes. J'ai mis plus de trois quarts d'heure.

En chemin, j'ai croisé une seule voiture : une vieille décapotable américaine, hérissée de jeunes gens debout, ivres de joie et d'alcool. « C'est la fin du monde, hurlaient-ils dans des haut-parleurs. Jouissons, aimons-nous les uns sur les autres, l'avenir est derrière nous ! »

Sans doute des militants du Cercle de Prométhée, du nom du Titan qui avait volé le feu sacré de l'Olympe pour le donner à l'humanité, à la suite de quoi Zeus l'avait condamné à être attaché à un rocher où, chaque jour, l'aigle du Caucase lui dévorait le foie, qui repoussait la nuit. Issus de la jeunesse dorée, ils assuraient que la chaleur allait purifier le monde. En ce temps-là, des sectes en tout genre prétendaient avoir des explications pour tout ce qui se passait, la canicule, la folie des hommes.

Le Collège international des femmes voilées assurait, par exemple, que les poussées de chaleur étaient

provoquées par les excès de stupre sur cette terre. Partisan du port de ceintures de chasteté, il recommandait de réduire le nombre des coïts à 114, c'est-à-dire autant qu'il y a de sourates dans le Coran, sur une période de vingt-trois ans, le temps qu'a mis le Prophète, paix et bénédiction de Dieu sur lui, pour écrire le Livre sacré.

L'Académie universelle des évangéliques était arrivée aux mêmes conclusions et préconisait des remèdes plus radicaux contre la fornication. D'abord, la stérilisation des hommes et des femmes, autrement dit la vasectomie pour les premiers, et la ligature des trompes pour les secondes. Ensuite, pour diminuer l'appétence sexuelle des uns et des autres, l'administration de substances hormonales par comprimés ou injections.

Contrairement à ce qui s'était passé naguère, l'État prenait ses précautions. Sur la corniche, j'ai été arrêté à un barrage sanitaire, tenu par des infirmiers en combinaison blanche, protégés par des militaires armés jusqu'aux dents. Mon test fut négatif, je n'avais pas la grippe. Mais je ne l'avais jamais, comme l'observa l'infirmier en chef après avoir consulté mon historique médical sur son portable :

« Ah ! Si tout le monde était comme vous...

— Alors, ça y est, le virus est arrivé ?

— On vérifie que non. Mais on sait qu'il est en route. Il faudra bientôt mettre des masques. Ça va être obligatoire. »

Comment garder toute sa tête dans cette ambiance, sous un ciel chauffé à blanc ? Le soleil était comme une grande presse qui, depuis son promontoire, nous broyait jusqu'à la moelle des os. Quand je suis arrivée au Cercle des nageurs, j'étais en nage, le tee-shirt trempé comme

une soupe. Sous l'effet de la canicule, on se vidait de son jus.

Dans des périodes comme celle-là, nos interminables suées devraient nous rendre modestes, nous les humains, en nous rappelant sans cesse que le corps humain est composé de soixante-cinq pour cent d'eau, ce qui, dans mon cas, fait plus de quarante litres. Il n'y a pas de quoi se vanter. Le plus troublant est que les organes les plus « aqueux », si j'ose dire, sont le cœur et le cerveau.

La meilleure définition de l'homme (ou de la femme) : deux ou trois rêves dans beaucoup d'eau. À moins que ce ne soit celle-ci, d'actualité en ces jours de transpiration maximale : de l'eau qui coule au milieu du temps qui passe.

Constellée de bulles jaunes, la mer était mollassse, comme l'air, comme les plantes, comme les gens. Elle ne m'inspirait pas. On aurait dit un brouet en train de mijoter dans son chaudron. Mais je recherchais le vent qui la survolait. J'ai décidé de me mettre près d'elle, sur les planches, à l'abri du soleil, si tant est qu'on pût appeler ainsi la chose blanchâtre qui dominait le ciel. C'était à peine si je tenais sur mes jambes, tellement j'avais envie de dormir.

J'ai retiré mon tee-shirt. J'aime bien montrer mes seins qui, comme ceux de ma mère, sont fermes et généreux. À cet instant, il n'y avait cependant pas un seul type pour les mirer : tout le monde somnolait à l'ombre. Après avoir étalé ma serviette, je me suis couchée sur le ventre sous des parasols, comme une masse. La canicule m'avait lavé le cerveau, il n'y avait plus rien dedans.

Quand je me suis réveillée, un petit vent tiède me caressait les cuisses et répandait un délicieux fumet de

pizza qui me chatouillait les narines. C'est une odeur qui donne faim, même quand on a perdu l'appétit.

Il fallait que je mange, quitte à me forcer. Depuis longtemps, j'ai fait ma règle de vie d'une superbe phrase de Virginia Woolf : « On ne peut penser bien, aimer bien, dormir bien si on n'a pas bien dîné. » D'où ma tendance à l'embonpoint qui, dans mon cas, n'a jamais effarouché les hommes.

J'ai renfilé mon tee-shirt avant de prendre la direction du restaurant du Cercle. Je marchais avec précaution : le mélange de sueur et de crème solaire qui coulait des corps formait des flaques sur lesquelles on glissait comme sur des plaques de verglas.

Sur la terrasse, j'ai croisé Pierre, mon ex, un cardiologue musculeux, d'origine parisienne. Avec lui, j'avais perdu quatre ans de ma vie après qu'il m'avait engrossée. C'est alors que notre mariage battait de l'aile que j'avais adopté mon premier chat, un vieux matou abandonné par ses propriétaires avant les vacances d'été : il cherchait un maître et mendiait sa pitance dans la rue, non loin de notre immeuble.

Quand nous nous étions séparés, Pierre avait voulu en obtenir la garde. « Vous n'avez qu'à le couper en deux, avait plaisanté la magistrate qui nous avait reçus. Qui prend la tête ? Qui prend la queue ? » Je m'étais vite rendu compte que le chat n'était qu'une monnaie d'échange contre la voiture, le canapé, l'équipement ménager, le lustre du salon, la table Empire que m'avait léguée mon grand-oncle, mon assurance-vie. Hormis ma fille, je lui avais tout laissé, même mes livres. Heureusement, après notre séparation, j'ai hérité de ma grand-mère d'un

pécule qui me permet de vivre aujourd'hui au-dessus de mes moyens, en disposant d'un petit jardin de ville.

Malgré son maintien de croque-mort professionnel, je suis sûre que Pierre était, en son for intérieur, dans un état proche de l'orgasme : il appartenait à cette catégorie d'humains, nombreuse chez les Français, qu'excitait la perspective d'une apocalypse. Avec la canicule, il était servi. Comme beaucoup de pessimistes, il était fait pour les malheurs, les naufrages. Il en jouissait. Il m'a embrassée avec son éternel air fatigué que j'étais si heureuse de n'avoir plus à supporter.

« Comment ça va bien ? » ai-je demandé sur un ton enjoué.

Il a semblé désemparé. Avec notre célèbre « Comment ça va bien ? » ou le non moins célèbre « Ça va bien *ou* bien ? » qui ne laisse pas le choix de la réponse, nous autres Marseillais, nous avons trouvé le moyen de clouer le bec aux fâcheux qui, comme Pierre, sautent sur la moindre occasion pour nous infliger leurs jérémiades.

Je suis une optimiste, autrement dit une adepte de la secte pour laquelle un ciel couvert est toujours un ciel bleu, tant qu'on a la santé, ce qui est mon cas, plaise à Dieu.

« Je vais bientôt être papa, m'a-t-il annoncé.

— Quelle bonne nouvelle ! ai-je dit avec un sourire faux. Laura est-elle au courant ? »

Laura, notre fille, prépare un master de droit de l'environnement à Harvard. Il ne s'est jamais vraiment occupé d'elle. J'ai compris, à son expression, qu'il n'avait pas encore songé à lui annoncer la nouvelle.

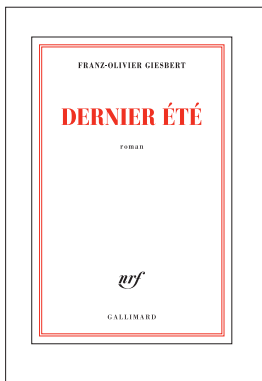
Le restaurant était plein mais il me semblait que les conversations étaient moins animées que d'ordinaire. Il

FRANZ-OLIVIER GIESBERT

Dernier été

Où va le monde? Sommes-nous devenus fous? Sur fond de canicule, de bains de mer, de tyrannie de la « vertu » et de tensions en tout genre, *Dernier été* est une histoire d'amour mais aussi une satire drôle, féroce, de notre temps et de celui qui vient. Avec un parti pris : celui d'en rire.

Écrivain et journaliste, Franz-Olivier Giesbert a publié une dizaine de livres aux Éditions Gallimard parmi lesquels L'Américain, Un très grand amour, La cuisinière d'Himmler, L'arracheuse de dents et Le schmock.



Dernier été
Franz-Olivier Giesbert

Cette édition électronique du livre
Dernier été de Franz-Olivier Giesbert
a été réalisée le 7 mai 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072897597 – Numéro d'édition : 367347).
Code Sodis : U32758 – ISBN : 9782072897603.
Numéro d'édition : 367348.